

Une profession de foi de Berlioz

Dans la rubrique « Entretien avec... » il arrive fréquemment que le collaborateur du « Guide », que ce soit M. Marc Rousseau ou M. Lucien Chevaillier ou M. Albert Laurent, aiguille la conversation sur les opinions du compositeur interviewé. Il lui demande en somme sa « profession de foi » artistique. En 1852 un rédacteur des « Feuilles volantes » (Fliegende, Blätter für Musik) profitant du succès triomphal remporté à Weimar par Berlioz essaya aussi de tirer de l'auteur de « Benvenuto » une « profession de foi ». Voici la réponse qu'il reçut :

« Monsieur,

« Vous m'invitez à écrire pour votre journal un abrégé de mes opinions sur l'art musical, sur son état actuel, sur son avenir, en me dispensant de parler de son passé. Je vous remercie de cette réserve ; mais pour contenir l'abrégé que vous me demandez, il faudrait un bon gros doctoral volume, et vos « Feuilles volantes », si elles s'en chargeaient, deviendraient si lourdes qu'elles ne pourraient plus voler.

« C'est tout simplement une profession de foi authentique que vous me sommez de publier ?

« Ainsi agissent les vertueux électeurs à l'égard des candidats qui briguent les honneurs de la représentation nationale. Or, je n'ai pas la moindre ambition de représenter ; je ne veux être ni député, ni sénateur, ni consul, ni même bourgmestre.

« D'ailleurs, si j'aspirais à la dignité consulaire, je n'aurais, ce me semble, rien de mieux à faire pour obtenir les suffrages, non du peuple, mais des patriotes de l'art, que d'imiter Marius Coriolanus, de me rendre au Forum et, découvrant ma poitrine, de montrer les blessures que j'ai reçues pour la défense de la patrie.

« Ma profession de foi n'est-elle pas dans tout ce que j'ai eu le malheur d'écrire, dans ce que j'ai fait, dans ce que je n'ai pas fait ?

« Ce qu'est aujourd'hui l'art musical, vous le savez et vous ne pouvez pas penser que je l'ignore. Ce qu'il sera, ni vous ni moi nous n'en savons rien.

« Que vous dirai-je donc à ce sujet ? Comme musicien il me sera, je l'espère, beaucoup pardonné, parce que j'ai beaucoup aimé. Comme critique, j'ai été, je suis et je serai cruellement puni, parce que j'ai eu, parce que j'ai et j'aurai toute ma vie des haines cruelles et d'incommensurables mépris. C'est juste. Mais ces amours, ces haines, ces mépris, sont sans doute aussi les vôtres ; qu'ai-je besoin de vous en signaler les objets ?

« La musique est le plus poétique, le plus puissant, le plus vivant de tous les arts. Il devrait en être aussi le plus libre ; il ne l'est pourtant pas encore. De là nos douleurs d'artistes, nos obscurs dévouements, nos lassitudes, nos désespoirs, nos aspirations à la mort. La musique moderne, la musique (je ne parle pas de la courtisane de ce nom qu'on rencontre partout), sous quelques rapports, c'est l'Andromède antique,

divinement belle et nue, dont les regards de flamme se décomposent en rayons multicolores en passant au travers du prisme de ses pleurs. Enchaînée sur un roc au bord de la mer immense dont les flots viennent battre sans cesse et couvrir de limon ses beaux pieds, elle attend le Persée vainqueur qui doit briser sa chaîne et mettre en pièces la Chimère appelée Routine dont la gueule la menace en lançant des tourbillons de fumée empestée.

« Pourtant, je le crois, le monstre se fait vieux, ses mouvements n'ont plus leur énergie première, ses dents sont en débris, ses ongles émoussés, ses lourdes pattes glissent en se posant sur le bord du rocher d'Andromède, il commence à reconnaître l'inutilité de ses efforts pour y gravir, il va retomber à l'abîme, déjà parfois on entend son râle d'agonie.

« Et quand la bête sera morte de sa laide mort, que restera-t-il à faire à l'amant dévoué de la sublime captive, sinon de nager jusqu'à elle, de rompre ses liens et, l'emportant éperdue à travers les flots, de la rendre à la Grèce, au risque même de voir Andromède payer tant de passion par l'indifférence et la froideur. Vainement les Satyres des cavernes voisines riront-ils de leur voix de bouc : « Niais, laisse-lui « donc ses chaînes. Sais-tu si, libre, elle voudra se « donner à toi ? Nue et enchaînée, la majesté de son « malheur n'en est que moins inviolable. » L'amant qui aime a horreur d'un tel crime ; il veut recevoir et non arracher. Non seulement il sauvera chastement Andromède, mais après avoir baigné de larmes d'amour ses pieds meurtris d'une si longue étreinte, il lui donnerait, s'il était possible, des ailes encore pour accroître sa liberté.

« Voilà, monsieur, toute la profession de foi que je puis vous faire, et je la fais uniquement pour prouver que j'ai une foi. Tant de professeurs en manquent ! Malheureusement oui, j'en ai une, je l'ai trop longtemps professée sur les toits, obéissant pieusement au précepte évangélique. Et grand est le tort du proverbe : « Il n'y a que la foi qui sauve » ; c'est elle qui me perdra. Telle est ma conclusion ; j'ajouterai seulement comme fait mon galiléen ami Griepenkerl, au bas de toutes ses lettres : « E pur si muove ! » Ne me dénoncez pas à la sainte Inquisition. »